

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, Rue Taciel.  
De 3 à 5 heures du soir: Uruguay 20.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en las talleres de la imp. LATINA.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Hubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 6.00	\$ 7.20
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00
Número du jour	\$ 0.04	
ancien	\$ 0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Autour de Fashoda

Sans prendre au tragique les ultimatum que la presse anglaise nous lance chaque matin, il est temps, croyons-nous, de les traiter sérieusement. A force de répéter que l'Egypte est une terre anglaise, on a fini par le persuader aux masses britanniques naturellement ignorantes des anciens engagements pris par leur gouvernement. Et de même à propos de Fashoda, à force de dire que l'Angleterre seule y a des droits, on crée des courants d'opinion sur lesquels on s'appuiera pour battre en brèche les intérêts français.

On nous dira pour Fashoda comme pour Bousa, sur le Niger: «Pourquoi nous refuser cette misérable bougader? Vous voyez l'importance que le peuple anglais y attache. Certes, nous, diplomates, hommes d'Etat, nous pourrions, jusqu'à un certain point, discuter avec vous et tenir compte de vos arguments; mais nous subissons la formidable poussée de notre peuple, et nous ne pouvons rien contre elle, tandis que vous, heureux gouvernants, vous faites ce que vous voulez. Qui donc, en France, s'occupe de Fashoda? A peine quelques journalistes; et l'affaire étant réglée avec nous, par patriotisme ils se taisent; ils ne voudront pas insister sur un échec qui vous coûte si peu et nous est si agréable.»

Ce langage a été souvent tenu dans bien des circonstances, et c'est pourquoi il faut prendre garde au «Bluff». Les journaux qui, tous les matins, nous déclarent la guerre et recommandent au général Kitchener de jeter, au Nil, Marchand et ses Sénégalais, n'interprètent pas évidemment d'une façon fidèle les intentions réelles du gouvernement anglais. Ce sont de simples agents provocateurs... mais patriotes!

Ils s'engagent sans danger pour leur pays. Il n'est pas le même genre d'amour-propre que nous. Ils prendront au besoin leur parti d'une reculade, ils sauront même, le cas échéant, la transformer en triomphe. Ils s'amuseront à jouer les Croquemitaine et si de Français n'a pas peur, ils ne lui en voudront pas pour cela; mais tout peut arriver et si le gouvernement français allait montrer quelques indécisions, quel redoublement d'audace et de violence!

Si simple qu'elle paraisse, la méthode n'est point exempte de danger. Si les journaux ne croient pas ce qu'ils disent, la masse des lecteurs croit à ce qu'elle lit et, peu à peu, on prépare ainsi un terrain favorable à toutes les résolutions extrêmes et même à la guerre.

Ce n'est point, en vérité, ce que cherchent, ce que désirent les marchands de la Cité; mais chaque jour ils y sont poussés un peu plus et il peut arriver un moment où ils essaieront en vain de réagir, où ils seront trop engagés pour ne pas subir toutes les conséquences des imprudences commises.

C'est pourquoi nous devons prendre au sérieux les manifestations de la blufferie anglaise et ne pas nous reposer simplement sur la sagesse des gouvernants.

Nous vivons depuis vingt-sept ans, en France, avec la pensée que nous devons nous prémunir contre une agression subite sur nos frontières de l'Est. Par contre, nous avons entièrement négligé d'organiser la défense de nos frontières maritimes. Les ministères qui se sont succédé à la marine, jusqu'ici, n'ont pas voulu envisager les dangers d'une guerre avec l'Angleterre. Leur tâche semblait consister uniquement à enrayer tout progrès pouvant gêner dans ses habitudes une féodalité maritime.

Les rares amiraux qui avaient vu clair: le grand amiral Aube, plus tard l'amiral Dupetit-Thouars, furent abreuvés de dégoût et moururent à la tâche. Mais ils ont laissé des disciples, des officiers nourris de leurs pensées, prévoyants comme eux, comme eux patriotes et peut-être sommes-nous à la veille du jour où la marine française va s'organiser enfin pour les tâches qui pourraient lui incomber.

C'était hier, nécessaire. C'est, aujourd'hui, de la dernière urgence; cela pourrait être trop tard demain. Il faut avoir le courage de dire la vérité: «Si les Anglais avaient la certitude que nous ne sommes pas en état de nous défendre, des paroles insolentes ils passeraient aux actes et ils nous accablent soit d'une reculade éhontée, soit d'un désastre matériel.» On n'est respecté par eux qu'en raison de la crainte qu'on leur inspire. Soyons donc sérieux et préparons-nous.

Mais alors, que devient la proposition du tsar: le désarmement? Pensée généreuse, noble projet que tous les peuples ont accueilli avec enthousiasme, que tous les penseurs grandement honorent, auquel tous les gouvernements adhèrent, car tous envieront à la conférence des représentants qui auront pour instruction première de se montrer très favorables au désarmement des autres.

Nous sommes, en ce moment, entourés d'embûches: l'Angleterre cherche à s'emparer de la baie de la Souda. Un journal russe lui disait, hier: une action isolée de l'Angleterre à Candie nous amènerait un exemple: nuancé de ce que valent les occupations provisoires: Egypte, Bosnie, Herzégovine.

nel L'Angleterre, à la Souda, resterait maîtresse absolue de la sortie des détroits et de la partie orientale du bassin de la Méditerranée. D'autre part, le recul de la France à Fashoda équivalait à la reconnaissance de la main-mise définitive de l'Angleterre sur la vallée du Nil. Ce serait l'abandon de notre politique africaine et une abdication dont les conséquences ne tarderaient pas à se faire sentir, pour nous, ailleurs qu'en Afrique.

A. S.

Journal de Route d'un Officier au Soudan

Le «Journal de Saint-Quentin» publie le journal de route d'un officier qui opère au Soudan contre Samory. Voici quelques passages de cette correspondance.

Gatogo, route de Tiémou, 27 mai. Nous sommes partis le 20 mai de Sikasso, nous traînons avec nous 1,500 porteurs qui n'ont tous qu'une idée: se sauver en abandonnant leur charge. Comme il n'y a pas d'autre moyen de transporter les vivres et les munitions, que par suite ces porteurs sont indispensables, il a été décidé que tout porteur serait tué aussitôt d'une balle dans la tête ou d'un coup de baïonnette dans le ventre. Le premier jour, vingt environ ont été dans ce cas et chaque jour il en est de même.

Le commandant ne voulant pas, avec raison, qu'une seule caisse reste en arrière et tous les matins, malgré la grande surveillance dont ils sont l'objet, un grand nombre de porteurs s'étaient sauvés la nuit, on charge leurs caisses sur la tête des tirailleurs; ces derniers sont furieux, aussi les fuyards qu'ils rattrapent passent-ils un mauvais quart d'heure; j'en ai vu un auquel un tirailleur coupait froidement le cou avec son couteau.

Nous sommes éreintés, nous marchons toute la journée avec une heure de repos vers midi, pour déjeuner. Le déjeuner se compose d'un morceau de biscuit; d'ailleurs la viande de la veille, même cuite, est pourrie par suite de la chaleur humide et torride qu'il fait. Vers 5 heures, nous arrivons au campement, on installe le camp, on abat la viande vers 6 heures, on l'avale et l'on se couche, ou plutôt on tombe mort de fatigue pour recommencer le lendemain; nos spahis mangent du mil sans le faire cuire; les porteurs ne mangent rien ou à peu près; voulez-vous le menu de notre unique repas journalier: rognons sautés, foie sauté, filet rôti et poulet quand il y en a à voler; cela n'a pas varié depuis le départ.

Nous traversons des villages en quantité, les uns viennent faire leur soumission, les autres sont détruits, par Babemba ou Samory; c'est la ruine et la désolation dans beaucoup d'endroits; le pays, très fertile, aura besoin d'un long temps pour se repeupler et produire.

Le 29 mai, à 1 heure, nous arrivons où nous devons camper. J'espère me changer, mais avant même d'avoir mis pied à terre un ordre du commandant nous prescrit de continuer et d'aller nous emparer de quelques sîlas dans un village à deux kilomètres. Nous partons; nous marchons deux grandes heures, soit donc dix ou douze kilomètres, au lieu de deux; les habitants ne bougent pas, on nous voyant les portes sont ouvertes.

L'envoie quatre cavaliers tourner le village et le s'avançant avec mes seize spahis restants; un sofa dit à un de mes hommes: «Si vous êtes des sofas de Babemba, entrez; si vous n'êtes pas à lui, nous allons vous tirer des spahis, nous n'avons jamais vu de spahis, nous étions à 50 mètres, quand ils reconnaissent leur erreur, ils rentrent, ferment les portes et nous voyons briller les canons des fusils; nous étions plutôt ennuyés, car il est difficile avec dix-sept cavaliers de s'emparer d'un tata, et il aurait fallu quatre heures à notre infanterie pour nous rejoindre. Heureusement, en voyant que toute la colonne est avec nous, les sofas se sauvent, nous en prenons quelques-uns, le chef vient nous faire sa soumission; nous arrivons au camp à 8 heures du soir et nous prenons à 9 heures notre premier et unique repas.

Le 30 mai, le chef du pays vient se soumettre et met 2,000 sofas à notre disposition, tous les villages sont dans la joie de nous voir, car Samory les pressurait énormément.

Le correspondant du «Journal de Saint-Quentin» signale deux nouvelles escarmouches, les 31 mai et 1er juin. Le 3 juin, départ à 4 heures 1/2 matin; vers 1 heure, après deux ou trois escarmouches, arrivés à Trémou, tous les sofas sont partis, mais ont mis le feu au village qui flambe encore; nous prenons un homme une torche à la main, il est tué aussitôt; à 2 heures, départ de Trémou pour le Sud, nous sommes attaqués au passage d'un marigot, tué de l'ennemi; arrêté à 6 heures, redépart à 7 heures. La colonne ennemie n'est qu'à trois ou quatre pas devant nous, nous finissons par la joindre vers minuit, sans avoir traversé quelques villages en feu; elle se disperse, et nous nous couchons dans l'herbe tremée.

Vers 4 heures du matin, nous repartons pour le bivouac où nous arrivons à 9 heures et demie; le commandant déclare qu'il faut être le soir même sur le Bandama, fleuve à trois heures de marche à l'est de Trémou; nous repartons à 11 heures et nous arrivons à 7 heures et demie, éreintés, car nous avons marché 32 heures sur 37, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de biscuit et de viande froide.

L'officier en question va ensuite à Kong, où, dit-il, il n'y a plus d'habitants: Il raconte le siège qu'avait subi la petite garnison. On sait qu'elle fut sauvée par le commandant Candellier, qui arriva quand tous les porteurs et quinze tirailleurs étaient déjà morts de soif; mais il nous apprend ce qui jusqu'ici n'a pas été dit, que le commandant Candellier parti, les sofas revinrent avec un canon lance-fusées; plusieurs cases furent brûlées; le nouveau siège dura quatre mois; l'ennemi ne s'enfuit qu'à l'approche de la colonne dont il est ici question. La route se poursuit, les chevaux tombent comme des mouches.

Malgré toutes ces fatigues et privations, dit le Soudanais, je me porte bien et je serais heureux si je pouvais de temps à autre recevoir des nouvelles de France; j'en suis resté au procès Zola et ce ne doit plus être très neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris.

Malgré toutes ces fatigues et privations, dit le Soudanais, je me porte bien et je serais heureux si je pouvais de temps à autre recevoir des nouvelles de France; j'en suis resté au procès Zola et ce ne doit plus être très neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris.

Malgré toutes ces fatigues et privations, dit le Soudanais, je me porte bien et je serais heureux si je pouvais de temps à autre recevoir des nouvelles de France; j'en suis resté au procès Zola et ce ne doit plus être très neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris.

Malgré toutes ces fatigues et privations, dit le Soudanais, je me porte bien et je serais heureux si je pouvais de temps à autre recevoir des nouvelles de France; j'en suis resté au procès Zola et ce ne doit plus être très neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris. Il décrit ensuite le pays neuf à Paris.

THEATRES

CIBILIS

La petite pluie froide et pénétrante qui, juste à l'heure du spectacle, a empêché beaucoup de monde de revoir «Madame Mongodin», la fine et spirituelle comédie de Blum et Tché. Les braves, ceux ou celles que les mauvais temps n'empêchent pas d'aller au théâtre, ont été justement récompensés de leur courage. On s'est amusé à Cibilis, franchement amusé.

Parler de l'interprétation de Madame Mongodin serait redire ce que nous avons déjà dit après la première représentation de cette pièce. Qu'il nous suffise donc de constater que Mlle. Billy et Mlle. Laurent, MM. Dhorval Orval Maillaud et Demy ont été très applaudis.

Malgré le temps redevenu menaçant, la coquette salle de Cibilis était hier aux trois quarts remplie. Les Ricochets de l'amour, nous ont fait passer une agréable soirée, ont valu à nos artistes de chaleureux applaudissements.

Tous ont tenu très correctement leur rôle. Mlle. Billy dont nous avons admiré la veillée la grâce séduisante, a fait hier, une épouse charmante. Nous n'avons qu'à lui reprocher qu'un peu trop d'indulgence pour son mari qui méritait vraiment un plus grand châtiement.

Très bien, Mme. Laurent, très bien aussi Mmes. Deblé, Fournel et Lafargue.

Les artistes hommes très corrects aussi. Tous nos compliments donc à MM. Dhorval, Orval, Maillaud, St. Simon et Demy.

PETITES ACTUALITÉS

La direction des Ballons

Tous les six mois, on est sûr de rencontrer dans quelque journal l'information suivante: «La solution du problème de la direction des ballons est enfin trouvée.» Et remarquez qu'il y a déjà un grand nombre d'années que cette nouvelle réparaît avec une remarquable régularité.

Ce n'est pas que nous voulions décourager les gens qui s'adonnent à ce genre d'occupation. Mais la vérité est qu'on continue de se livrer à une foule de recherches, d'expériences, d'essais — dont quelques-uns extrêmement intéressants — et qu'on ferait, à cette heure, un immense musée rien qu'avec tous les modèles d'aérostat qui ont été imaginés à cet effet, depuis le ballon en forme de cigare jusqu'au ballon à voiles et à hélices. Mais, hélas! le ballon persiste à n'être guère plus dirigeable que l'hôtel de ville de Montevideo, et à se conduire absolument à sa guise.

Il ne faut pourtant pas désespérer. Nous ignorons si, comme le prétend un savant, on réussira à résoudre le problème en employant les gaz liquéfiés comme moteurs ou en les utilisant simplement pour augmenter, à volonté, la force ascensionnelle de l'aérostat. Mais il est incontestable que la solution n'est pas impossible à découvrir.

Ce qu'il y a de particulièrement curieux, en attendant, c'est de savoir qu'au moment où une foule de gens s'entre-tiennent de Dreyfus, d'Estherazy et de Picquart, s'inquiètent de ce, que fait le ministère Brissot, des réformes

que médite l'amiral Lockroy et se préoccupent de la tournure que prennent les affaires de l'Extrême-Orient, il y a des individus qui, sans, bruit, modestement, sans que personne les y oblige, passent leur temps à chercher la direction des ballons.

Ce sont des sages, ceux-là, qui ont le mérite de travailler à notre perfectionnement, car il sera difficile de ne pas nous prendre au sérieux, le jour où il nous sera permis de nous diriger même dans le voisinage des nuages.

Anonymes

On nous a dit hier, au théâtre, qu'un de nos compatriotes venait d'être victime d'une petite infamie, dont les conséquences n'ont pu ni prévenir, fort heureusement, troubler sa tranquillité ni celle des siens.

Nous sommes laissés dire, que l'on connaissait déjà l'auteur de cette infamie nous voulons parler d'une lettre anonyme — et que la victime ne parlait rien moins que de couper les oreilles du coupable!

Il n'en fera rien sûrement, car lui et toute les personnes que vise la lettre en question sont trop intelligentes pour attacher une importance quelconque, à une pareille infamie, qui ne peut en tous cas, qu'augmenter les sympathies que les gens honnêtes peuvent avoir pour celles qui sont victimes de pareilles machinations.

Du reste nous lui recommanderons tout simplement, la lecture de l'article publié jadis dans le «Journal» de Buenos Ayres sous la signature de *Buenos Gris*.

La reproduction de cet article le vengera plus sûrement et plus efficacement, d'une injure qui n'en est pas une. Qu'il se souvienne aussi, qu'on n'est jamais sali que par la boue.

Voici l'article en question: L'individu qui envoie une lettre anonyme est bête, méchant et lâche, c'est du moins la définition adoptée par M. Prud'homme.

A mon avis, c'est la bêtise qui domine, et avec elle l'ignorance, la preuve en est que parmi plusieurs centaines de lettres anonymes que j'ai étudiées à peine il y en a une seule écrite correctement. La plupart d'entre elles sont écrites dans un style qui prouve que leurs auteurs sont aussi ignorés que leurs lettres, leur orthographe dénonce le degré de culture de ces écrivains amis de l'incognito.

A sa bêtise méchante, l'écrivain anonyme joint une naïveté phénoménale, une naïveté qui n'a d'égale que l'ignorance de son propriétaire.

Le plus souvent, pour mieux se cacher, il cherche à déguiser son écriture, généralement en la renversant; c'est le moyen le plus sûr de se trahir et l'individu le plus dépourvu d'expérience en la matière avoue fait de trouver un mot, une lettre où l'écrivain s'oublie et se laisse aller à son écriture naturelle.

Si ces imbéciles qui commettent des lettres anonymes n'étaient pas des ânes, il sauraient qu'il y a une science appelée graphologie qui permet de découvrir un tas de choses dans un chiffon d'écrit. Mais ce sont des ânes et ils sont déjà bien assez occupés à brouter et à braire, ils n'ont pas le temps d'étudier.

Sans être graphologue, il suffit d'ailleurs d'avoir un peu l'habitude de manier des manuscrits et de posséder un peu de bon sens pour reconnaître une écriture qu'on a aperçue ne fût-ce qu'une fois.

Prenez une lettre quelconque, d'écriture déguisée même et présentez-la à n'importe quel typographe, il vous dit immédiatement s'il a déjà vu cette écriture-là quelque part, et il vous met sur la trace de l'auteur. Pour nous, rédacteurs, c'est encore plus facile:

Une lettre anonyme arrive, généralement on reconnaît à première vue son auteur par le contenu même de la lettre. Si l'écrit échappe victorieusement à ce premier examen, on se passe la lettre, et soit à la rédaction, soit à l'administration du JOURNAL, il se trouve fatalement quelqu'un qui s'écrit: «tiens, mais je connais cette écriture-là.» On cherche une lettre ancienne, un mot, une adresse écrite par la personne supposée et rarement on se trompe.

J'ai un de mes amis que je ne nomme pas parce qu'il est modeste et qui a un flair prodigieux pour les lettres anonymes, il n'en rate pas une.

Il est vrai que la stupidité de leurs auteurs facilite beaucoup la tâche: quand ils ne se trahissent pas par l'écriture ils le font par le contenu de la lettre ou par le papier ou par l'enveloppe souvent même par une seule lettre qui est typique.

Au «Petit Journal» jadis, au «Journal» actuellement, nous avons reçu des centaines de lettres anonymes, et sur ces centaines il n'y en a que trois dont les auteurs nous soient restés inconnus et encore parce que nous n'avons pas voulu les connaître.

Ce bravo Goron qui fut chef de la sûreté à Paris a été jadis habitant de la République Argentine, il fut même colon au Chaco, j'ai eu le plaisir d'avoir pour associé et pour ami dans ce

même Chaco un français qui fut l'associé et l'ami de Goron et qui tenait de lui pas mal de livres et des notes manuscrites.

Goron, déjà à cette époque, rêvait de devenir un policier, il avait l'instinct de la sûreté. Parmi ces notes de Goron je me rappelle un passage ayant trait aux lettres anonymes, passage où le futur chef de la Sûreté disait: «On devrait faire une loi obligeant quiconque reçoit une lettre anonyme à la livrer à la police, car dans tout écrivain anonyme il y a l'étoffe d'un criminel d'autant plus dangereux que sa clâchete l'empêchera de faire un coup d'éclat qui le dénoncerait.»

L'année dernière, je lisais dans les mémoires d'un autre policier qui s'est rendu célèbre en France: «Derrière une lettre anonyme il y a infailliblement un coquin, et dans ma longue carrière de policier je n'ai jamais eu une seule déception en surveillant de près les chevaliers de l'incognito.»

..

Ce qui est vrai en France, l'est aussi à Buenos Aires et s'applique par conséquent aux soi-disant Français qui jouent de cette corde-là, et bien qu'assez rares, ils sont beaucoup de trop encore. Ce n'est pas que leurs crapuleries anonymes fassent grand mal, mais il faut comprendre que le saligaud qui commet ces lettres ne doit par berner ses exploits à une prose risible, il doit forcément se livrer à d'autres méfaits, aussi la police de Buenos Aires n'est-elle pas moins curieuse de passer au crible les faits et gestes des vils écrivains que son collègue de France.

..

Il y a quelques temps, nous recevions au JOURNAL une lettre anonyme d'un patriote à tous crins. Contre l'habitude, la susdite lettre possédait une «demi orthographe». Nous nous livrâmes à une petite enquête... pas de résultat. Un lumier de notre connaissance prend l'écrit, cherche, écoute, fait mille investigations et finit par découvrir que le farouche patriote était un monsieur de nationalité indéfinie, qui n'avait rendu à la France aucun service si ce n'est celui de représenter quelques industriels auxquels il a posé des «clous de première grandeur».

Une autre fois, nous découvrons qu'une lettre anonyme fort grossière émane d'un misérable qui sortait de la «Penitenciaría» pour chantage ou «cárgo parecido».

Une autre émanait d'un petit patriote qui est argentin en France, français à Buenos Aires, stupide et lâche partout.

Une autre venait d'un français qui ne l'était pas et qui, à part ses faillites et ses distractions malheureuses au jeu n'avait rien à se reprocher.

Une autre venait d'un monsieur furieux de n'avoir pas pu nous «fourrer dedans».

Il y en a d'autres encore dont les auteurs nous sont connus mais dont nous ne parlons même pas, car ils relèvent de la police, notre mépris augmenté du mépris du public ne leur suffit pas, il leur faut un bijou qui s'appelle les «menottes».

Je me rappelle un jour, au régiment, (c'était au 27<sup>e</sup> d'artillerie), un brave sous-officier aimé de toute la batterie commit une peccadille qui aurait passé inaperçue si une lettre anonyme n'eût pas mis le capitaine adjudant major au courant de la chose. Le capitaine fit semblant d'être furieux contre le maréchal des logis, il lui infligea nominativement une punition grave, on aurait dit qu'il voulait faire condamner la pauvre sous-off à biribi. Cette attitude ne manqua pas de produire son effet, le misérable auteur de la lettre se trahit lui-même dans la joie du triomphe et comme on devait s'y attendre, ce mystérieux écrivain était un mauvais soldat surnois et capon, ex mariou parisien, condamné plus tard pour vol et tentative de viol. Ce malheureux avait fait écrire la lettre perdue par une fille inscrite qui le protégeait.

..

Aussi, chaque fois que nous recevons une lettre anonyme au «Journal» je pense à mon soldat du 27<sup>e</sup> et je me dis: Ce doit être un de ses pareils. Je le reproche à Breton son incroyable mansuétude envers cette fripouille.

OURS GRIS.

La correspondance recommandée

A la date du 24 octobre courant, le P. E. a promulgué la loi suivante:

Art. 1<sup>er</sup>. — A Montevideo et sur tout autre point de la République où se trouve déjà établie ou viendra à l'être la distribution de la correspondance au moyen de facteurs officiels, la correspondance épistolaire ainsi que l'officielle, les imprimés de toutes sortes, les échantillons, les papiers d'affaires et tout autre service quelconque reçu par la poste avec le caractère de recommandé, pourront être remis au domicile des destinataires si ce domicile est indiqué sur l'enveloppe, la couverture ou la bande.

..

Ce bravo Goron qui fut chef de la sûreté à Paris a été jadis habitant de la République Argentine, il fut même colon au Chaco, j'ai eu le plaisir d'avoir pour associé et pour ami dans ce

Art. 2. — L'affranchissement et le droit supplémentaire de recommandation sera, pour tout envoi, à la charge de l'expéditeur.

Art. 3. — Afin de faciliter la justification, à domicile, de l'identité des destinataires, le P. E. restreint autorisé à créer des livrets d'identité valables pour trois ans à partir du jour de leur octroi aux personnes qui le sollicitent; ces livrets ne pourront coûter plus de \$ 0.50.

Art. 4. — Le P. E. indiquera à la Direction Générale des Postes et Télégraphes la forme à donner à ces services et la manière de percevoir le droit fixé pour les «Livrets d'identité».

Art. 5. — Sont dérogés tous décrets et lois contraires à la présente.

On ne saurait méconnaître que le P. E. en promulguant cette loi et le Conseil d'Etat en la votant ont fait une œuvre utile et donné satisfaction à un vœu général.

Il était ridicule qu'en l'an de grâce et de progrès 1898, on fût encore obligé, en cette bonne et très culte ville de Montevideo, à se présenter personnellement aux guichets de la poste pour retirer des pièces de correspondance dont l'intelligence et la probité des facteurs de l'Etat rendait facile la remise à domicile.

Vous pourrez désormais, mesdames, attendre en pantoufles et en déshabillé du matin les «recommandés» de vos amis.

Les poules en voyage

Les poules, dans les trains menées, Les poules sont fort étonnées, — Mais la nouveauté les ravit, Aucune d'elles ne se doute, Toute

Aux curiosités de la route, Que, si on les promène ainsi, On les envoie, c'est pour les vendre, A la ville vorace et gourmande, Et friande

De leur chair délicate et tendre. Il est bon de voir du pays. — Vraiment, disent-elles, on gagne A sortir un peu de chez soi.

Un esprit plus délié et moins étroit: On ne peut pas rester toujours à la [campagne].

Et les poules admirent et s'amuse: Pouvant s'arrêter un moment (par quelle ruse?) Et aller, comme les moineaux, Se percher, entre les poteaux, Sur les fils télégraphiques, Qui vont tantôt, c'est magnifique, Si vite, si vite, Tantôt en bas, tantôt en haut, — Aller jouer, avec les moineaux, aux [montagnes russes].

FRANC-NOHAIN.

NOS ECHOS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS

Arayap 218

Messieurs les Sociétaires sont informés que sur la demande d'un groupe demeuré en on vertu de l'article 91 des statuts, une Assemblée Générale Extraordinaire aura lieu le dimanche 6 Novembre prochain à 1 h. 1/2 de l'après-midi, au siège de la Société.

Le Conseil d'Administration

Par suite de la démission de M. Julien Dupuy comme Président, le Conseil d'Administration, dans sa séance du 26 courant, a reconstitué son Bureau de la manière suivante:

Président, M. Simon Bignolas  
1<sup>er</sup> Vice Président, R. Desteves  
2<sup>e</sup> Vice Président, C. Imbert  
Trésorier, B. Seré  
Secrétaire, F. Cassy.

Teatro Ciblis

Compañía Francesa de comedias y vaudeville — Dirección: L. Forlet.

JEUDI 3 NOVEMBRE  
Représentation extraordinaire donnée au bénéfice

DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ENSEIGNEMENT (Collège Carnot)

Sous le patronage de M. le Ministre de France

Comedia en tres actos por Alejandro Bisson y Albert Carré «Le Végétarien» (le bal masqué).

Se principará por el vaudeville en un acto, de A. Mars: «3, rue de la Pompe»

PRECIO DE LAS LOCALIDADES

Palcos avant-scène, \$ 5.00; id bajos y balcones, 4.00; id de cazuela, 1.50; sillones con entrada, 1.00; tertulias balcon, id, 0.80; lunetas de cazuela con entrada, 0.40; entrada general, 0.30; id de cazuela, 0.20; id de paraiso, 0.30.

A las 8 1/2 en punto.</







